

ATELIERS d'ART

NOV-DÉCEMBRE 2014

II4

À VOIR, À SAVOIR ENTRETIEN ENQUÊTE PAROLE DE CRÉATEUR DOSSIER PORTRAIT REPORTAGE BLOC-NOTES

ENQUÊTE

Il était une fois
la terre

PORTRAIT

Diadji Diop,
la sculpture
dans la tête

DOSSIER

Regard sur
la mosaïque d'aujourd'hui



Dans son atelier de Choisy-le-Roi, Diadji Diop « construit des corps ». Ici, c'est son propre buste qu'il a sculpté, en deux versions semblant s'affronter.

MONUMENTALITÉ et rouge vibrant

DIADJI DIOP

Prononcez Djiadji. Ses sculptures rouges à hauteur d'homme et de femme parlent d'identité, de violence et des contradictions de la nature humaine. Pensées pour l'espace, elles investissent l'architecture de leur énergie intemporelle. Elles sont aussi grandes que la notoriété méritée par leur créateur. Surdoué de l'anatomie, ce sculpteur sénégalais de 40 ans bâtit en terre ou en polystyrène des messages qui s'adressent à tous.

TEXTE DE VALÉRIE APPERT. PHOTOGRAPHIES D'ALEXIS LECOMTE.

Galerman, je présume ? Du moins, sa moitié. Coupé dans le sens de la longueur, l'homme-galère est allongé près du portail, le nez dans les pâquerettes. Peint en rouge vif, mais amputé de ce testicule hypertrophié qui l'a fait connaître du public. Dans le petit jardin de Diadji Diop, quelques arbres, beaucoup d'herbe et des pains de terre emmaillotés dans du plastique qui traînent le long de l'allée. On enjambe des restes de moules, des fesses en plâtre et des œuvres de retour d'expo. « *Problème de stockage* », explique Diadji Diop en montrant le petit atelier qu'il a construit de ses mains au fond du jardin. Deux dépendances prolongent la maison, comme deux petites cabanes à outils. « *C'est champêtre...* » Comme l'est ce quartier paisible de Choisy-le-Roi, appelé quartier des Gondoles depuis que Louis XV y fit venir des barques vénitienes pour se promener sur le fleuve. Diadji déverrouille la porte et prépare du café, de ses grandes mains de sculpteur aux articulations blanches par le plâtre.

Pendant ce temps, de l'autre côté du périphérique dans Paris intra-muros, la rive gauche consacre Dia-

dji Diop, sa vie, son œuvre, dans une rétrospective de pièces puissantes et rouges. Comme pour tous les artistes qu'il expose, Bertrand Scholler lui a offert pour deux mois estivaux l'intégralité de sa galerie 55Bel-lechasse, l'invitant même à occuper la dernière salle avec une œuvre créée *in situ*. Quatre personnages de terre cuite, nus aux dimensions surhumaines, face à quatre murs dans lesquels l'on devine qu'ils enfoncent la tête, sourds aux langues que diffuse une bande-son. Une ode au volume et à l'épaisseur humaine. Pourtant, dans sa maison de poche qu'il a enchantée par des astuces de rangement, Diadji Diop avoue que petit, il voulait être architecte, métier noble qui rassurait ses parents. « *Mais quand mon père est décédé, l'envie de construire des espaces s'est transformée en envie de construire des corps.* »

Déclinaison réduite de la pièce *Dans le bonheur*, un nageur à l'échelle 4.





Diadji travaille ses personnages sans croquis ni maquette. « Il a une capacité extraordinaire à voyager directement à l'échelle qui l'intéresse », souligne Richard Deacon, sculpteur britannique qui fut son professeur aux Beaux-Arts.

Pour combler le manque, sans doute. » Les corps, Diadji a commencé par les dessiner, à foison. Né à Dakar en 1973, dans une famille de huit enfants, il a passé ses jeunes années à croquer les super-héros de *comics*, toujours en mouvement pour leur donner un « *aspect vrai* ». Décidé à œuvrer dans le dessin animé, il a rejoint Paris pour tenter l'entrée de l'École de l'image des Gobelins. Concours qu'il a préparé parallèlement à celui des Beaux-Arts car entre-temps il a découvert le modelage. « *Ce qui me manquait dans les dessins, même le plus beau, c'était la vie. Bien que cette pratique m'ait donné la notion de l'espace. En prépa, j'ai appris à sculpter les modèles vivants, à faire des formes à l'image de ce que j'imaginai. Et le volume est devenu une grande source de bonheur.* »

La sculpture dans la tête

Bertrand Scholler, le galeriste, se souvient de cet ensemble de sculptures, exposé derrière les grilles de l'École nationale des Beaux-Arts, qui le cloue sur place alors qu'il longe le quai Malaquais un jour de 1997. Quatre personnages, bras tendus et visages clos, se dressent autour du moulage dont ils sont issus comme autour d'un gisant. Bertrand Scholler voit dans

Boulimique de volume, Diadji l'étudiant fait le mur et squatte les ateliers, il travaille la nuit car rien alors ne peut l'arrêter.

cette *Résurrection* une réflexion sur la reproductivité des êtres et des formes. La tension de ces corps immobiles, comme aspirés par un monde intérieur, le subjugué. « *J'ai demandé à rencontrer le sculpteur et l'on m'a présenté un élève : Diadji Diop. Cette œuvre qui m'aimantait m'est apparue tout de suite comme une pièce qui allait compter. Moi qui n'avais jusqu'alors que chiné quelques objets déco, j'ai acheté ma première œuvre d'art contemporain et j'ai dit à Diadji qu'un jour je serais son marchand d'art.* » Boulimique de volume, Diadji l'étudiant fait le mur et squatte les ateliers, il travaille la nuit car rien alors ne peut l'arrêter. La réalisation de l'œuvre suivante, pour son diplôme de fin d'études, lui prendra deux ans. Dans *Point de départ*, tout est déjà posé : la monumentalité de personnages, la couleur rouge qui deviendra sa signature, la réflexion sur la nature des liens qui unissent les hommes. L'œuvre met en scène une famille chaotique au sein de laquelle s'échangent autant de gestes tendres que de violence potentielle : que penser de ce père qui semble partir avec une valise frappée du sigle nucléaire ? Et de cette mère tenant affectueusement son enfant d'une main, tandis que de l'autre elle lui remet une arme ? « *C'est*

vrai qu'au premier regard, c'est une vision apocalyptique de notre XXI^e siècle, concède Diadji, mais quand je fais une œuvre, je ne veux pas la figer dans une explication unique. Que matérialisent ces armes ? Peut-être la puissance de l'amour que l'on s'échange ? Ou l'éducation que l'on donne à l'enfant ? L'apparence n'est pas optimiste, certes, mais je me nourris en fait de l'actualité pour la détourner dans le bon sens. »

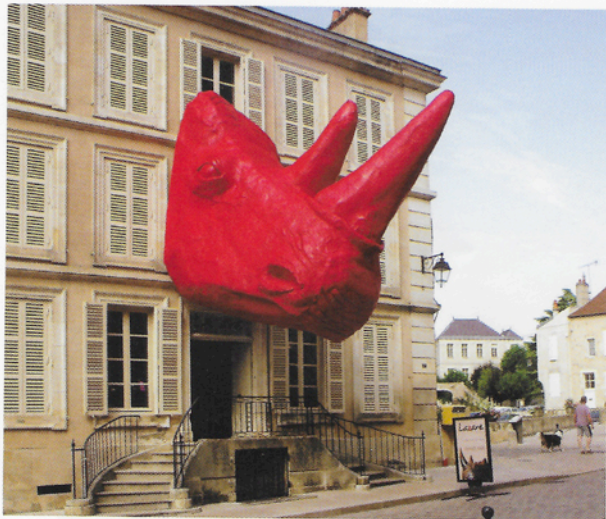
Grâce à cette installation, Diadji Diop décroche son diplôme avec les félicitations du jury qui l'intègre dans « l'exposition des Félicités » où une vingtaine d'élèves fraîchement diplômés est invitée à livrer un ultime travail d'étudiant. Diadji Diop sculpte alors le super-anti-héros dont on a longé, dans son jardin, la demi-dépouille : *Galerman*. L'homme à la nudité d'un rouge luisant est suspendu entre deux murs. Il les pousse ou s'y accroche, c'est selon. Son scrotum démesuré, enflure fantastique aux formes de viscères, l'attire vers le bas. *Diadji Diop peut bien parler d'éléphantiasis et de ver pathologique, on y lit impuissance, fragilité de l'Homme, équilibre précaire entre le ciel et la terre, entre le poids et le rêve. Pour caser les trois mètres de long de Galerman, il a fallu retravailler les murs de la pièce à ses dimensions. « Diadji n'a jamais fait de petites choses, et il a une capacité extraordinaire à voyager directement à l'échelle qui l'intéresse. Sans croquis ni maquette. Je n'ai jamais vu un dessin préparatoire chez Diadji, raconte le sculpteur britannique Richard Deacon qui fut son professeur aux Beaux-Arts. Il a sa sculpture dans la tête, il lui reste juste, semble-t-il, à dégrossir la matière. Et qui sait d'où lui vient cette incroyable connaissance de l'anatomie ? »* À la même époque, le sculpteur Ousmane Sow expose sur le Pont des Arts les personnages de *Little Big Horn* : des ossatures de métal et de toile de jute sur lesquelles il a modelé une pâte de sa composition. La comparaison est inévitable : mêmes origines sénégalaises, même force donnée à des êtres sur lesquels l'on est tenté de repérer les indices d'une africanité. « *Mais les formes chez Diadji Diop sont infiniment plus fluides* », tempère Richard Deacon.

Peau de plastique

Sur le chemin qui mène de la maison à l'atelier, la petite fille de Diadji a repeint avec ses couleurs à elle les moules de plâtre abandonnés dans l'herbe. Le vieux studio en bois au fond du jardin a été abattu pour laisser place à un atelier construit sur mesure, la tôle sur le toit favorisant la percée de la lumière et une bonne hauteur sous plafond. Diadji y entrepasse tout un attirail électroportatif de ponceuses, de perceuses et de meuleuses. Un four cubique pour les pièces en terre, une fonderie pour les tirages en bronze. Un système (« *provisoire !* ») de pou-



Diadji Diop lutte à sa façon contre les idées reçues : ci-dessus, un détail de sa pièce *La Guerre des clichés* (en haut) et un exemple de sa prédilection pour le rouge, la non-couleur de peau (en bas).



UN RHINOCÉROS AU TRIBUNAL

« Il fallait une sculpture qui exprime la fougue et la brutalité d'un animal. On voulait faire sortir les démons du bâtiment. »

À l'été 2012, l'antiquaire Jean-Marc Rouzaud, qui a racheté l'ancien tribunal de la ville d'Avallon dans l'Yonne pour le transformer en domicile et galerie, commande à Diadji Diop que lui présentent des amis, une sculpture qui jaillirait de la façade. « L'expression d'une monumentalité et l'idée de traversement du bâtiment l'ont séduit », explique Jean-Marc Rouzaud qui s'accorde avec Diadji Diop sur la réalisation d'un rhinocéros. Soit une tête magistrale de cinq mètres de long et de 900 kg suspendue à la façade et qui n'aurait eu qu'un statut de trophée XXL si Diadji n'avait ajouté, sur la face latérale de la galerie, la patte arrière de l'animal. Inscrit dans l'architecture, le rhinocéros signifie la métamorphose de ce bâtiment du XVIII^e siècle. Sculptées au fil chaud et au cutter dans des blocs de polystyrène, affinées à la brosse métallique, les huit pièces détachées ont été réalisées dans le jardin de Choisy-le-Roi. « Selon des techniques utilisées plus souvent dans les décors de cinéma que dans la sculpture », précise Diadji. Le commanditaire et l'artiste passent cinq jours à assembler les pièces sur place, un ferronnier démonte quelques fenêtres et fixe l'ensemble avec des IPN. Coup de com' éphémère et réussi, le rhinocéros rouge sang attire près de 2 000 visiteurs par semaine pendant deux mois avant d'être décroché. Les restes encombrants et fragiles de l'animal sont aujourd'hui stockés en Bourgogne, mais Diadji caresse le rêve de les remonter et d'en faire une tête visitable, transformée cette fois-ci en lieu d'exposition sur le thème du... rhinocéros.

lies lui permet de soulever des parties d'œuvres en cours, jusqu'à 300 kg. Briqué entre deux travaux comme un plan de cuisine, l'atelier se poudre de poussière en cinq minutes, « comme s'il se figeait dans le temps. Voilà pourquoi autrefois il y avait autour du sculpteur toute une équipe, dont le maître d'atelier qui faisait le ménage », explique Diadji que l'on imagine plutôt solitaire, moulant sur son établi recouvert d'un vieux dessus de lit en peluche rose des pièces de silicone dans leurs chapes de plâtre. Mais la plupart des œuvres monumentales comme *Galerman* est sculptée dans du polystyrène (« Un matériau très léger, dérivé du pétrole, pratique pour les grands volumes. ») puis recouverte d'une résine stratifiée et teintée dans la masse, utilisée d'ordinaire sur les coques de hors-bord. Avec sa consistance d'huile transparente, la résine « donne une rigidité au polystyrène », explique Diadji qui la trouve nauséabonde et ne la travaille qu'avec un masque doté d'un filtre à charbon. « J'ajoute ensuite au pinceau de la fibre de verre achetée en rouleau ; c'est une trame enchevêtrée que je découpe en carrés et que j'applique mélangée à de la résine. Ça donne un côté 'peau de plastique' qui brille toute seule, une fois sèche ».

Il peut ensuite poncer et meuler chaque morceau, immense, de ces corps gigantesques. La taille des personnages est elle aussi sa marque de fabrique, c'est le geste généreux (« Et non pas mégalomanie ! ») d'un artiste qui veut que l'œuvre, agrégée à l'architecture, interpelle le passant.

Un beau jour de 2009, le conseiller du palais de l'Élysée lui passe un coup de fil. Il lui propose d'agrémenter, comme d'autres jeunes artistes, les jardins du palais lors des Journées européennes du patrimoine avec une sculpture inédite. Diadji vient d'être père, il nage dans le bonheur, ce sera son sujet.... Dans le bonheur fend la pelouse bien verte de l'Élysée d'un geste de crawlleur. Le visage du personnage est apaisé, éclairé d'un sourire intérieur qui ne révèle rien de l'effort physique. Mais surtout le « nageur » de Diadji Diop, construit à l'échelle 4, est tout à la fois apparent et dérobé, à voir et à imaginer. Comme enfoncé à mi-corps dans la terre, c'est l'une de ses premières œuvres « encastrées », avant le *Rhino* d'Avallon et la *Babel* de la galerie 55 Bellechasse... Et rouge, forcément. Pas le rouge de l'écorché, mais le rouge vibrant du jouet ou de la colère, et surtout la non-couleur de peau, ou le mélange de toutes. « Choisir le rouge, c'était le seul moyen de parler de tous les hommes sans isoler les personnages de façon anthropologique. De faire en sorte

« Choisir le rouge, c'était le seul moyen de parler de tous les hommes sans isoler les personnages de façon anthropologique. »

que la peau soit comme un emballage de cellophane. De même que je ne veux pas que l'on devine l'origine des personnages d'après les traits du visage. » Depuis qu'il a été récupéré par la Cité nationale de l'histoire de l'immigration et qu'il baigne dans les jacinthes sauvages devant le Palais de la Porte Dorée, le « nageur » suscite d'autres interprétations. L'exil, la barque à la mer, le calvaire du migrant...

Portrait de l'artiste en homme libre

« Mais cela ne me dérange pas..., dit Diadji qui sait bien qu'on l'attend au tournant de l'Afrique. C'est difficile pour moi de présenter des projets sans qu'on veuille y raccrocher le label "Africain". Bien sûr que dans ma démarche, il y a l'Afrique, puisqu'il y a le monde entier. » Avec *La guerre des clichés*, il a néanmoins pris le sujet à bras-le-corps : deux hommes se font face, un joueur de tam-tam, un soldat bardé de mitraillettes. « Le folklore et la misère. Deux stéréotypes de l'Afrique que je mets en duel pour les dénoncer en tant que clichés. L'Afrique n'est pas une entité, une boule où tout le monde est pareil. Tant que l'on ne parlera pas de l'Afrique dans toutes ses singularités, on n'en fera pas la promotion. Voilà pourquoi je refuse de participer à la Biennale de Dakar qui ne fonctionne que sur des critères d'appartenance au monde africain. Légitime à l'époque de Senghor lorsque l'Afrique devait se réapproprier son identité, elle est aujourd'hui condescendante et fait des artistes africains une catégorie à part, fermée au monde. »

Sur une étagère, un autoportrait goguenard sous des cornes de diabolin. Sur la mezzanine, des travaux d'élèves et des maquettes de projets. Des tirages en résine ou en bronze, au format plus réduit, de son désormais célèbre nageur. Pour améliorer l'ordinaire à sa sortie des Beaux-Arts, Diadji Diop a monté une entreprise de services pour artistes, mettant à leur disposition sa fonderie, les aidant à réduire ou agrandir une œuvre, « parce qu'ils n'ont pas forcément le matériel ou les techniques ». Pendant des années, il a enseigné l'anatomie et les arts plastiques, dans les villes de la banlieue parisienne. Généreux de son temps et de son énergie, « Maître Diadji » a soulevé derrière lui, d'après la directrice du centre culturel de Levallois, un sillage de vocations. « Mais professeur, ça engage. C'est épuisant ! Ça m'empêche d'être libre », reconnaît Diadji Diop qui a pourtant devant ses élèves modelé et remodelé ses propres œuvres, plongeant quasi physiquement dans la transmission de sa passion : construire des corps dans l'espace, sans limites. ■



La Femme chat, *La Femme éléphant* (en haut) et *La Résurrection* (en bas) ont été réalisées entre 1995 et 2001, période durant laquelle Diadji Diop était encore étudiant aux Beaux-Arts de Paris.